



HAL
open science

La vie sans les vivants

Aurélien Gabriel Cohen

► **To cite this version:**

Aurélien Gabriel Cohen. La vie sans les vivants. Séminaire de l'Atelier 6 du LADYSS "Spatialité des Vivants, du geste intime aux façonnages collectifs des milieux", LADYSS; Université Paris Cité, May 2022, Paris, France. hal-04022051

HAL Id: hal-04022051

<https://hal.science/hal-04022051v1>

Submitted on 9 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La vie sans les vivants

Vitalisme entrepreneurial et modernisation agricole en France

Aurélien Gabriel Cohen

LADYSS / CEFE

Séminaire de l'Atelier 6 du LADYSS

Spatialité des Vivants, du geste intime aux façonnages collectifs des milieux

Séance du 19 mai 2022 – Université Paris Cité

Ma recherche s'inscrit dans une perspective pluridisciplinaire qui croise la géographie environnementale avec l'histoire et la philosophie des sciences et des techniques. Je vais essayer de synthétiser aujourd'hui quelques aspects des trois premières parties de ma thèse, sur l'histoire et la philosophie de la modernisation agricole, la quatrième (dont je ne parlerai pas aujourd'hui) étant consacrée à des enquêtes de terrain et à des réflexions politiques sur les enjeux agroécologiques contemporains, en tant qu'ils héritent justement de cette histoire de la modernisation, et donc qu'ils se trouvent aux prises avec la logique modernisatrice et les différents aspects de sa rationalité.

Sur la modernisation agricole, mes recherches s'inscrivent dans la lignée d'un ouvrage collectif récent, dirigé par Margot Lyautey, Léna Humbert et Christophe Bonneuil aux PUR, intitulé *Histoire des modernisations agricoles au XXe siècle*, et qui poursuit un effort collectif de définition plurielle, complexe et « post-téléologique » des processus modernisateurs en agriculture. Je m'appuierai donc sur la définition donnée dans l'introduction de l'ouvrage (p. 16-17) pour essayer d'en proposer un approfondissement autour des enjeux relatifs à la mutation des relations à la vie et aux vivants :

- *Processus de rationalisation et de prescription des pratiques et des logiques de production par la technoscience agronomique.*
- *Insertion de l'agriculture au sein du capitalisme industriel et du reste de l'économie.*

- *Transformation des modes de gouvernement et de leurs instruments qui deviennent à la fois étatiques, professionnels et marchands.*
- *Mutations anthropologiques et symboliques des relations au métier, au temps, à l'argent, à la vie bonne, à l'émancipation et à la nature.*
- *Altérations progressives des métabolismes écologiques et l'état des agroécosystèmes.*

Mon hypothèse de départ, c'est donc que quelque chose se joue dans la transformation du rapport entre ces deux notions, entre vie et vivants, quelque chose qui pourrait permettre d'expliquer certaines des formes typiques prises par la modernisation tardive — c'est-à-dire pour l'agriculture en France, ce qui se passe à partir des années 60. Je pense notamment à la disqualification méthodique d'une supposée routine paysanne, à l'imposition d'une rationalité marchande dans tous les rapports sociaux et économiques, à l'émergence d'une articulation singulière entre les figures de l'ingénieur agronome et de l'agriculteur exploitant-entrepreneur, ainsi qu'à la mise en place de dispositifs agrotechniques massifs de surcontrôle de la variabilité des vivants autres qu'humains. Dans toutes ces dimensions, se joue quelque chose qui a aussi à voir avec la question de la précarité communément considérée comme légitime dans une société, c'est-à-dire aux formes du mouvant dont nous estimons qu'elles s'imposent à nous et auxquelles nous ne pouvons qu'acquiescer. Pour l'agriculture, cette question de la précarité légitime se situe dans un espace de tension entre l'instabilité ontologique du vivant, l'incertitude épistémique de sa compréhension et l'insécurité sociale et économique.

Outre sa dimension historique, qui permet de complexifier l'histoire linéaire d'une modernisation nécessaire, l'enjeu d'une telle hypothèse est aussi de chercher à mieux comprendre certains « trucs » de la modernisation — en un sens de prestidigitation — afin d'éviter que les agroécologies contemporaines, dès lors qu'elles sortent de l'alternative pour chercher à devenir hégémoniques, ne se constituent en un nouveau front de modernisation, répétant justement la logique et la rationalité de cette modernisation tardive qui s'instituent dans les années 60. Un nouveau front de modernisation où les enjeux écologiques sont recodés par la raison dominante comme autant de nouveaux défis à surmonter, de challenges à disrupter, de recherches orientées vers des innovations de rupture, de deep-tech à tous les étages, l'agroécologie devenant ainsi une nouvelle injonction envers un monde agricole désormais sommé de se moderniser à nouveau, de se moderniser encore mieux, de se moderniser indéfiniment. C'est le modèle actuellement promu par le gouvernement français, dans lequel les agriculteurs deviennent des start-uppeurs des champs ou mieux — puisque c'est le nom du tout

nouveau programme du Ministère de l'Agriculture — des « entrepreneurs du vivant ». D'où l'importance à mon avis de saisir et de décortiquer les linéaments de cette logique modernisatrice et de sa rationalité, notamment dans ses dimensions néolibérale, industrielle et entrepreneuriale, pour mieux s'en défendre aujourd'hui et éviter que l'écologisation de l'agriculture ne se résume à une extension de la précarité ontologique, épistémique et sociale des paysan·nes à l'ensemble de leurs relations et de leurs expériences. J'y reviendrai en conclusion.

Pour commencer, je voudrais situer cette hypothèse d'une mutation modernisatrice des rapports entre la vie et les vivants, au croisement de deux expériences personnelles, deux expériences qui donnent littéralement *corps* à ces enjeux et permettent d'amorcer leur problématisation. Il s'agit également d'inscrire par-là ma recherche dans le courant de l'épistémologie féministe des « savoirs situés », théorisée par Donna Haraway et Sandra Harding, et qui consiste notamment en une affirmation de ce que Haraway nomme la « perspective partielle », c'est-à-dire le fait de reconnaître et d'assumer depuis quelle partialité du moi connaissant se construit à la fois une recherche de savoirs et la rencontre avec les sujets et les objets, encore inconnus, de l'enquête qui en résulte. En ce sens, *situer* une recherche ce n'est pas répondre à la question « d'où tu parles, camarade ? » mais plutôt se demander constamment « d'où (et avec qui) tu tisses, chercheuse ? ».

Si elles ne sont que des éléments parcellaires dans ma « perspective partielle », ces deux expériences constituent malgré tout des moments fondateurs de ma subjectivation politique — et c'est aussi ce qui me fait chercher et penser — mais également des nœuds théoriques et problématiques, et donc des points de départ pour la généalogie partielle et partielle de la modernisation agricole que je vais esquisser par la suite.

Première expérience d'adolescent à Redon en 2001, lors d'une fête de la Confédération Paysanne où José Bové donnait une conférence. Il y parlait notamment de l'exportation de poulets européens excédentaires à très bas coût en Afrique et de la déstabilisation de l'élevage et des marchés locaux. C'est une rencontre avec un sentiment d'injustice et avec la colère politique qui en découle, avec les questions posées par l'altermondialisme, la critique de l'OMC, les relations entre le Nord et les Suds, la libéralisation croissante de l'agriculture, les OGM, les semences et la marchandisation du vivant. Autrement dit, relu depuis aujourd'hui, une première rencontre avec les prolongements

contemporains de la modernisation de l'agriculture qui se met en place de façon effective dans les années 60, en France.

Deuxième expérience de jeune adulte à Paris, en 2006, lors des manifestations, occupations et assemblées générales contre l'instauration du CPE, le contrat premier embauche. Cette fois, c'est la rencontre avec la question de la précarité, de la place du travail et des formes de sa marchandisation, mais plus largement avec la question de la vie bonne. Autrement dit, une rencontre avec la manière dont la pensée politico-économique dominante entend prescrire la *teneur* et à la *tenue* de nos vies, à partir d'une définition prétendument indiscutable du réel et du progrès, sur laquelle on nous refuse collectivement toute prise et toute capacité de délibération et de décision. Le sentiment que le réel a été capturé, monopolisé, et qu'il va falloir se battre pour reprendre le pouvoir sur sa description.

Ces deux moments, je voudrais les ressaisir et les problématiser comme des symptômes contemporains d'un processus philosophique et politique plus ancien — celui de l'émergence de la modernité tardive, au sens de l'École de Francfort — et donc considérer ces expériences comme des accroches, des prises avec lesquels commencer à penser et à remonter la généalogie de ce processus. Les premiers fils que l'on peut en tirer apparaissent dans ces deux citations. La première est de Renato Ruggiero en 1995. Il est alors Directeur général de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC). La seconde est de Laurence Parisot en 2005. Elle est alors présidente du MEDEF.

« La mondialisation de l'économie par la croissance du commerce est irréversible. Mais si nous voulons tirer parti des avantages qu'entraîne une croissance rigoureuse des échanges, nous devons stimuler ce processus de mondialisation et d'interdépendance croissante des nations par de nouvelles initiatives visant à libéraliser le commerce et l'économie. (...) Il n'y a pas d'autre solution possible. »

Renato Ruggiero, directeur général de l'OMC (1995-1999),

Discours du 12 décembre 1995, Genève

« La vie, la santé, l'amour sont précaires, pourquoi le travail échapperait-il à cette loi ? »

Laurence Parisot, présidente du MEDEF, *Le Figaro*, 30 août 2005, p. 2

On retrouve dans ces deux citations au moins quatre notions qui vont nous guider dans l'enquête : la précarité, la vie, l'irréversibilité (en un sens évolutionniste) et l'économie de marché. Ces quatre notions apparaissent ici à la fois comme des objectifs, en vue d'instaurer un certain ordre de l'économie politique et comme des éléments de légitimation *a priori* et *a posteriori* de cet ordre. Si l'on rassemble ces notions en deux rapports (précarité et vie / irréversibilité et économie de marché), on constate bien cette dimension à la fois prescriptive (voilà ce que doit être le réel) et légitimante (voilà pourquoi ce doit être le réel).

La dimension prescriptive des affirmations de Parisot et de Ruggiero rejoint ce que Hume appelle un « paralogisme naturaliste », c'est-à-dire le geste qui consiste à fonder un jugement normatif sur un état de fait — on passe de « x est égal à y » à « x doit être égal à y ». C'est parce que la vie est précaire que le travail, comme élément de la vie, doit être précaire. C'est parce que l'économie de marché progresse que l'économie de marché doit irréversiblement progresser. Il n'y a pas d'alternative puisque les choses sont ainsi. Premier paralogisme.

Quant à leur dimension légitimante, c'est un approfondissement du premier paralogisme, rejoignant ce que l'on appelle en logique un « paralogisme moraliste », c'est-à-dire le geste qui consiste à soutenir que si une chose existe, c'est qu'elle est naturelle et que si elle est naturelle, c'est qu'elle est moralement bonne. S'y opposer, c'est donc aller contre ce qui constitue un ordre naturel — nous verrons qu'il s'agit plutôt, en l'occurrence, d'un ordre *vital*. Dès lors, refuser la précarité du travail, ce serait s'aveugler devant le fait que la précarité est plus largement une loi de la vie et qu'elle englobe donc le travail. De la même manière, refuser la libéralisation et la croissance, ce serait vouloir nier que la nature même de l'humanité, son élan vital, c'est de se libérer et de croître. Il n'y a pas d'alternative puisque ces états et ces processus vont dans le sens de la vie, et qu'ils ne peuvent donc être que bons. Deuxième paralogisme.

Nous allons voir dans la deuxième et la troisième partie de cette présentation que ces entrecroisements, à la fois prescriptifs et légitimants, entre vie, précarité, marché et irréversibilité de l'évolution — qui s'expriment sous une forme tout à fait explicite dans les propos de Parisot et de Ruggiero et dont on retrouve la forme marketing dans la campagne sur les « entrepreneurs du vivant » — ces entrecroisements, donc, jouent déjà un rôle structurant dans la mise en œuvre, la logique et la

rationalité de la modernisation agricole des années 1960, aussi bien dans ses dimensions politiques qu'épistémologiques.

Mais avant d'en venir à l'analyse de ces deux points, je voudrais d'abord examiner quelques linéaments philosophiques qui peuvent permettre, sinon d'expliquer, du moins de comprendre un peu mieux ce mouvement de la modernisation sous sa forme tardive, en m'attardant un instant sur la philosophie d'Henri Bergson.

Bergson ou l'émergence du vitalisme entrepreneurial

Vous vous dites sûrement : mais pourquoi Bergson ? Parfois je me le demande aussi, mais il y a au moins deux bonnes raisons à ce qui ressemble à un drôle de détour.

D'abord, parce que Bergson est très lu et très influent dans la première moitié du XXe siècle, en particulier dans les cercles modernisateurs et néolibéraux. La philosophe Barbara Stiegler a bien montré les liens explicites entre Bergson et Walter Lippmann, le pionnier du néolibéralisme dans les années 30, qui lit et utilise Bergson (en particulier sa distinction intelligence/intuition) pour disqualifier le socialisme planificateur qui se tromperait en croyant la société intelligible et donc planifiable, et défendre à rebours un libéralisme réformé — un néo-libéralisme — fondé sur l'intuition des acteurs économiques à l'intérieur d'un cadre normatif, institutionnel et juridique, qui intervient, y compris au niveau étatique et contrairement au libéralisme classique, pour assurer les conditions d'une concurrence aussi parfaite que possible. Sur Lippmann, notons que Michel Debré, le futur premier ministre de De Gaulle et le principal rédacteur de la constitution de 1958, confie dans ses *Mémoires* le rôle de la lecture de la *Cité Libre* de Lippmann dans sa formation intellectuelle. C'est également le cas de Charles de Gaulle, qui témoigne de son admiration à Lippmann en 1955, après la lecture de ses *Essays in the Public Philosophy* et quelques années avant de revenir au pouvoir. Lippmann lui répondra dans un article très élogieux du 21 avril 1960 où il qualifie De Gaulle à la fois de « grand homme » mais également de « génie » politique, doté de la faculté rare de voir « sous la surface des événements », ce qu'il décrit comme « a second sight into the nature of history ». Quelque chose qui ressemble donc de près à la définition bergsonienne de l'intuition appliquée à l'art du gouvernement... Quant à Jean Monnet, artisan du Traité de Rome qui prépare le marché commun et ouvre la voie à une marchandisation et à une libéralisation progressive de l'agriculture, il a entretenu une

correspondance amicale et suivie avec Lippmann, correspondance qui a fait l'objet d'une étude récente d'Odile Tourneux.

Plusieurs auteurs — notamment l'économiste Wassily Leontieff en 1950 — ont également souligné la grande proximité théorique entre Schumpeter et Bergson, notamment dans une vision de l'innovation et de la création comme une manifestation directe de l'élan vital. Par ailleurs, on sait également que Bergson a exercé une influence nette et directe sur De Gaulle, qui le cite à plusieurs reprises dans ses discours, dans ses Mémoires et dans ses ouvrages de stratégie militaire, mais également sur le haut-fonctionnaire, conseiller économique de De Gaulle et pionnier du néolibéralisme français, Jacques Rueff. Influence de Bergson donc, à la fois sur les penseurs du néolibéralisme et sur les artisans politiques de la modernisation, que ce soit de manière directe ou par le truchement de l'influence de Bergson sur Lippmann, qui a lui-même fortement influencé Debré, de Gaulle, Monnet et Rueff.

Deuxième raison, parce que la philosophie de Bergson constitue l'un des principaux relais de la pensée évolutionniste en France, hors des cercles scientifiques. À cela s'ajoute le fait que cet évolutionnisme, on va le voir, me semble coïncider avec une profonde réforme de la pensée modernisatrice et libérale en réponse à la secousse métaphysique et ontologique de l'évolutionnisme darwinien, qui installe un ordre du vivant continuiste et mouvant, là où la théologie naturelle des modernes et des premiers libéraux se fondait sur une séparation absolue et un fixisme radical. Or, avec Darwin, une partie de cette Nature qui fondait l'ordre moderne et libéral se défait : à l'ordre de la nature succède le désordre de la vie. La première réaction de la pensée modernisatrice et libérale au darwinisme, c'est l'ultra-libéralisme de Spencer, c'est-à-dire une théorie du laisser-faire absolu dans laquelle les mécanismes d'une sélection naturelle caricaturée s'appliquent à l'ensemble de la compétition sociale et économique. Mais le moment où Bergson écrit — et plus encore, celui où Lippmann et les autres néolibéraux pensent, écrivent et, pour certains, reprennent et prolongent Bergson — c'est justement celui de l'échec de plus en plus patent de l'ultra-libéralisme, du laisser-faire et du spencérisme, avec la multiplication des crises et des monopoles. C'est le moment où la réforme du libéralisme apparaît de plus en plus, notamment aux yeux de Lippmann, comme un impératif politique face à la montée des totalitarismes. C'est ce mouvement de réforme qui aboutit au colloque Lippmann de 1938, premier acte de naissance de ce nouveau libéralisme. Là aussi, Barbara Stiegler a bien montré l'importance de l'évolutionnisme dans la pensée de Lippmann, et notamment dans sa théorie du retard structurel de l'humanité prise dans la Grande Société industrielle. Mais la réforme du libéralisme qui donne

naissance au néolibéralisme est aussi une réforme ontologique, métaphysique et anthropologique qui canalise l'héritage darwinien vers une vitalisation de la sphère socio-économique. La pensée évolutionniste de Bergson, en particulier dans *L'Évolution créatrice*, nous semble en ce sens participer d'une réforme du Grand Partage moderne et de la pensée libérale dans leur confrontation avec un évolutionnisme biologique qui remet de fait en cause une grande partie de leurs soubassements théoriques.

Si je m'intéresse autant à Bergson, c'est donc à la fois parce qu'il semble avoir exercé une grande influence sur les pensées modernisatrices et néolibérales, mais également parce qu'il constitue à mon sens un précurseur philosophique de la modernité tardive et de sa relation singulière à la vie et aux vivants.

Je voudrais donc prendre quatre exemples, quatre citations qui vont nous servir à traverser rapidement le vitalisme évolutionniste de Bergson pour en saisir la dimension proprement entrepreneuriale et penser ensuite les discours politiques modernisateurs et les textes d'agronomes depuis cette perspective.

Première citation.

« De notre point de vue, la vie apparaît globalement comme une onde immense qui se propage à partir d'un centre et qui, sur la presque totalité de sa circonférence, s'arrête et se convertit en oscillation sur place : en un seul point l'obstacle a été forcé, l'impulsion a passé librement. C'est cette liberté qu'enregistre la forme humaine. Partout ailleurs que chez l'homme, la conscience s'est vu acculer à une impasse ; avec l'homme seul elle a poursuivi son chemin. L'homme continue donc indéfiniment le mouvement vital (...). »

Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 2013 [1907], p.266-267.

C'est la réforme du Grand Partage à proprement parler, le geste qui permet de donner à l'humanité une sorte de privilège ontologique sur la vie véritable. C'est un geste philosophique très particulier et décisif que Bergson entreprend ici. Regardons un peu. Nous avons donc une communauté, reliée par des liens de parenté comme l'a montré Darwin, et qui possède la vie en partage : les vivants. Pourtant, quelque chose les sépare pour Bergson : c'est le fait d'être ou de ne pas être retenu par la matière, de

pouvoir ou de ne pas pouvoir s'en libérer, de poursuivre indéfiniment l'élan vital ou de s'en tenir à des oscillations sur place. Ou, encore plus radicalement, de réaliser la vie ou de la maintenir dans une impasse. Voilà, ça c'est le fondement de mon hypothèse : le bergsonisme comme réforme vitaliste du Grand Partage, comme manière d'hériter de l'évolutionnisme darwinien en le privant de toute sa puissance révolutionnaire du point de vue ontologique. Bergson revient d'ailleurs à plusieurs reprises sur la fameuse différence de « degré » que plaçait Darwin entre les humains et les autres vivants pour réaffirmer qu'il s'agit bien d'une différence de nature. Il y a donc clairement un vitalisme chez Bergson, un vitalisme omniprésent même, mais c'est un vitalisme paradoxal : une vie sans les vivants, une vie qui ne trouve sa plénitude qu'en l'homme, une *vie séparée*.

Deuxième citation.

« Tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité, et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînant capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort. »

Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 2013 [1907], p.271.

Au lieu de nous ancrer dans la communauté des vivants, l'évolutionnisme bergsonien ouvre donc plutôt la voie à une nouvelle forme d'anthropologie narcissique de l'illimité, appuyée sur une *scala naturæ* réformée, une nouvelle échelle des vivants. C'est précisément parce qu'elle est le réceptacle de la vie libérée de la matière, et qu'elle peut s'appuyer sur les autres formes de vie que Bergson qualifie de « déchets », que l'humanité a non seulement la possibilité, mais le devoir ontologique de s'élever aussi haut que possible, de s'émanciper autant que possible de la matière qui retient les autres vivants dans leurs oscillations sur place, dans une course au progrès qui en vient à se confondre avec le mouvement du progrès évolutif, c'est-à-dire avec le mouvement de la vie elle-même. L'humanité comme armée du progrès de la vie, l'image est ici particulièrement saisissante... Mais cette vie conceptualisée par Bergson, c'est aussi une forme de légitimation *invincible*, au sens où Bruno Latour dit des Modernes qu'ils sont invincibles, parce que leur langue est fourchue, qu'elle peut tourner et se retourner pour toujours se justifier, soit en invoquant la Nature, soit en invoquant la Société. Mais si la vie est encore bien plus invincible que la Nature comme principe de légitimation tout-terrain, c'est parce qu'elle n'en

a pas la rigidité : elle permet à la fois de se défaire des oripeaux encombrants de la vie non-humaine à laquelle nous sommes apparentés, tout en profitant de la puissance légitimante de l'évolution et de l'élan vital. Elle permet de pouvoir dire « tous les vivants » pour ne parler finalement que de « l'humanité ».

Troisième citation.

« Les philosophes qui ont spéculé sur la signification de la vie et sur la destinée de l'homme n'ont pas assez remarqué que la nature a pris la peine de nous renseigner là-dessus elle-même. Elle nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie. Je dis la joie, je ne dis pas le plaisir. Le plaisir n'est qu'un artifice imaginé par la nature pour obtenir de l'être vivant la conservation de la vie ; il n'indique pas la direction où la vie est lancée. Mais la joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire : toute grande joie a un accent triomphal. (...) Le commerçant qui développe ses affaires, le chef d'usine qui voit prospérer son industrie, est-il joyeux en raison de l'argent qu'il gagne et de la notoriété qu'il acquiert ? Richesse et considération entrent évidemment pour beaucoup dans la satisfaction qu'il ressent, mais elles lui apportent des plaisirs plutôt que de la joie, et ce qu'il goûte de joie vraie est le sentiment d'avoir monté une entreprise qui marche, d'avoir appelé quelque chose à la vie. »

Henri Bergson, *L'énergie spirituelle*, « La Conscience et la Vie », Paris, PUF, 2017 [1919].

Là, nous avons l'opérationnalisation de la théorie bergsonienne de la vie et de l'élan vital pour exalter la figure de l'entrepreneur comme un grand vivant triomphant et disqualifier dans le même mouvement l'ordinaire et la routine, comme les manifestations d'une forme d'animalité primitive. C'est l'opposition entre le « plaisir », qui n'est que conservation de la vie, et la « joie », qui est expansion de la vie. Ce qui est important ici c'est le geste de vitalisation (au sens où la vie remplace la nature) de l'action humaine : la boussole vitaliste de la joie vient indiquer à l'entrepreneur qui mène et développe son entreprise qu'il va bien dans le sens de la vie, et que ce sens c'est toujours celui de l'expansion, jamais seulement celui de la conservation. On pense ici à la belle formule du sociologue

Zygmunt Bauman qui affirme que, dans la modernité tardive, « être conservateur consiste justement à maintenir le rythme de l'accélération ».

Quatrième citation.

« Radicale aussi, par conséquent, est la différence entre la conscience de l'animal, même le plus intelligent, et la conscience humaine. Car la conscience correspond exactement à la puissance de choix dont l'être vivant dispose ; elle est coextensive à la frange d'action possible qui entoure l'action réelle : conscience est synonyme d'invention et de liberté. Or, chez l'animal, l'invention n'est jamais qu'une variation sur le thème de la routine. Enfermé dans les habitudes de l'espèce, il arrive sans doute à les élargir par son initiative individuelle ; mais il n'échappe à l'automatisme que pour un instant, juste le temps de créer un automatisme nouveau : les portes de sa prison se referment aussitôt ouvertes ; en tirant sur sa chaîne il ne réussit qu'à l'allonger. Avec l'homme, la conscience brise la chaîne. Chez l'homme, et chez l'homme seulement, elle se libère. Toute l'histoire de la vie, jusque-là, avait été celle d'un effort de la conscience pour soulever la matière, et d'un écrasement plus ou moins complet de la conscience par la matière qui retombait sur elle. »

Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 2013 [1907], p.264.

La disqualification de la routine. On va voir que ce geste-là, celui qui consiste à valoriser l'invention et le changement sur l'habitude et l'automatisme, tient un rôle majeur dans les logiques de disqualification de la paysannerie au moment de la modernisation agricole. Que dit Bergson ? Dans un nouveau dualisme qui vient redoubler les précédents, il consolide encore la forteresse de la modernité réformée en ajoutant la muraille de la liberté et de l'inventivité. Ce qui fait que l'homme n'est pas un animal, c'est qu'il peut se libérer des chaînes de l'habitude. Pour être pleinement humain, c'est-à-dire au-delà de lui-même pleinement vivant, il doit donc être idéalement une espèce sans habitude.

Mais plus profondément, ce qui est ici ouvert par Bergson, c'est la possibilité d'établir une continuité logique et ontologique entre l'évolution biologique et l'évolution socio-économique. Toutes deux participent du même progrès dans l'ordre le plus absolu qui puisse être, c'est-à-dire dans l'ordre de la

vie elle-même. Le progrès, en son sens moderne, change de nature. Il n'est plus seulement l'arrachement aux déterminismes naturels, il est la poursuite du processus de l'évolution elle-même, la continuation de l'arrachement à la matière que la vie a commencé et qui ne se poursuit vraiment que dans l'action humaine. En ce sens, lutter contre ce qui, dans la nature, nous rattache à la matière, à la routine, à « l'oscillation sur place » à laquelle il rattache toute vie non-humaine, c'est lutter pour la vie, dans le sens de la vie, c'est-à-dire pour le prolongement infini de l'élan vital dans l'action humaine. On retrouve là une logique qui rappelle les citations de Parisot et Ruggiero avec lesquelles nous avons commencé : un entremêlement de prescription et de légitimation, fondée sur une capture de la description du réel, en l'occurrence sur une capture de la définition de la vie elle-même.

Dernier point qui va structurer les deux parties suivantes : le dualisme, fondamental chez Bergson, entre intelligence et intuition qui recoupe celui entre matière et vie. Je l'ai évoqué tout à l'heure à propos de Lippmann, qui en fait un usage lui permettant de disqualifier par avance toute prétention à la planification sociale au nom des limites de l'intelligence humaine et de la primauté de l'intuition. Là aussi, Barbara Stiegler en parle très bien dans *Il faut s'adapter*. Donc, pour Bergson, l'intelligence, c'est ce qui s'occupe du géométrique, du fixe, du solide. L'intuition c'est ce qui s'occupe du vivant, du mouvant, du liquide. Chez Bergson, tout cela est assez ambigu, puisqu'il dit à la fois que l'intelligence est incapable de comprendre la vie, y compris dans son sens biologique, non-humain, et en même temps il fabrique cette chimère bizarre d'une vie non-humaine qui est un mélange de vie et de matière, ou plus exactement, une vie qui ne parvient pas se libérer complètement de la matière. Et dans *La pensée et le mouvant*, on trouve plusieurs passages (notamment dans une note sur la philosophie de Claude Bernard) qui semblent accréditer l'idée que ce qui résiste vraiment à l'intelligence, ce n'est pas tant le vivant non-humain dont on peut décortiquer les mécanismes physico-chimiques, mais bien ce qu'il y a de « proprement vital dans le vivant » dit-il, c'est-à-dire l'esprit et la conscience, donc tout ce qui relève de l'activité humaine. On retrouve ainsi le Grand Partage réformé que nous avons identifié tout à l'heure : d'un côté, le monde intelligible des solides et des dimension matérielles de la vie, de l'autre le monde véritablement vivant, libre et conscient de la société humaine, et qui ne peut être saisi que par l'intuition. Il me semble que cette ambiguïté dit quelque chose de la relation au vivant de la modernité tardive, relation qui va s'emblématiser au moment de la modernisation agricole avec les deux figures de l'ingénieur agronome et de l'entrepreneur agricole auxquels nous allons consacrer les deux parties suivantes.

Voilà un bref résumé de ce vitalisme bergsonien, que je qualifie d'entrepreneurial, parce qu'il me semble paver la voie à une certaine forme de rationalité marchande qui se caractérise par une vitalisation dualiste, progressiste, prescriptive et légitimante de l'activité humaine, et en particulier de l'activité économique vue comme l'activité créative par excellence.

- *Continuité de la vie, discontinuité de l'élan vital (Grand Partage réformé)*
- *Le progrès humain est la continuité du progrès évolutif*
- *Valorisation du mouvement et de l'invention permanente / disqualification de la routine, de l'habitude et de l'ordinaire*
- *Dualisme de l'intelligible (la matière) et de l'intuitionnable (la vie)*
- *L'élan vital comme critère normatif absolu de l'activité humaine*

Mais voyons maintenant comment nos modernisateurs héritent, sinon directement de Bergson, du moins de cet évolutionnisme modernisateur qu'il nous a aidé à saisir...

Défaire le paysan, fabriquer l'entrepreneur

Ce qui se passe dans les années 60, on l'a évoqué avec la définition de la modernisation de Lyautey, Humbert et Bonneuil, c'est à la fois une rationalisation techno-scientifique, une insertion de l'agriculture dans le reste de l'économie industrielle, des mutations anthropologiques profondes des sociétés rurales, un dérèglement tendanciel des agroécosystèmes et des métabolismes écologiques, mais c'est aussi l'affirmation de nouveaux instruments de gouvernement.

Parmi ces instruments, il y a la figure de l'entrepreneur et la manière dont elle va être utilisée comme un claron de mobilisation générale. C'est une figure qui va se trouver très exactement au carrefour des logiques étatiques (le fameux « colbertisme » planificateur gaulliste, qui est en réalité bien plus néolibéral qu'il n'y paraît), des logiques professionnels (la cogestion entre l'État et les organisations professionnelles des agriculteurs modernisateurs, en particulier le CNJA) et des logiques marchandes (avec l'affirmation d'une rationalité qui impose la logique du marché à l'agriculture, bien au-delà de la seule question du mécanisme des prix). Cette rationalité de marché qui s'impose à l'agriculture et aux agriculteurs est limpide dans cette citation de De Gaulle :

« C'est donc le marché qui, désormais, dicte à l'agriculture ses lois qui sont : la spécialisation, la sélection, la vente. »

Charles De Gaulle, *Mémoires D'espoir - Le Renouveau (1958-1962)*, Chapitre

« L'économie »

Mais mon hypothèse, c'est que ce glissement s'inscrit dans la continuité du déplacement que nous venons de pister chez Bergson : cette émergence d'un vitalisme sans les vivants.

Qu'est-ce que ça veut dire de changer les paysan·nes en exploitants et en entrepreneurs ? Ça veut dire que, désormais, l'essentiel de leur travail aux champs va consister à être les opérateurs (les opérateurs et non plus les conducteurs, j'y reviendrai) de systèmes vivants conçus par l'intelligence des ingénieurs agronomes et que leur intuition, au sens de Bergson d'une saisie du vivant et du mouvant, va se reporter sur la question de la vente et de la gestion économique de l'exploitation, c'est-à-dire sur leur rôle d'entrepreneur.

Ce que je décris là, c'est évidemment l'horizon modernisateur, dans les faits ça va être beaucoup plus compliqué et chaotique que cela. C'est ce que montre très bien la sociologue rurale Michèle Salmona, dans ses enquêtes sur la souffrance paysanne face à la modernisation dans lesquelles elle décrit, notamment, comment les vivants résistent à leur géométrisation et à leur simplification, au fait de pouvoir être seulement « opérés » et comment les paysan·nes souffrent de ne plus être que des opérateurs.

Mais dans le discours modernisateur, cet horizon s'affirme très clairement. Voyons un peu ce qu'en dit Edgard Pisani, le 13 septembre 1961 à l'Assemblée Nationale, quelques mois après son arrivée au ministère de l'Agriculture.

Ce n'est pas à l'aide de fonctionnaires d'administration centrale que nous résoudrons le problème, mais par l'institution d'un corps d'hommes dont le métier est de vendre, dont le goût est de vendre, dont la fin est de vendre et qui, après avoir vendu ou après avoir sondé les marchés étrangers retourneront vers les producteurs pour leur dire : « Vous produisez peut-être le meilleur produit, mais ce n'est pas celui-là que l'on demande. » (Applaudissements.)

Si demain — et l'on excusera ma boutade — le lait doit être rouge pour être vendu et les pommes carrées, il faudra que l'institut national de la recherche agronomique se consacre à cette tâche pour que nous puissions obtenir des produits qui se vendent.

Ce goût de la perfection et cette admiration de nous-mêmes qui caractérisent notre sens commercial nous conduisent à des catastrophes commerciales. Nous prétendons imposer dans un marché ouvert. Or, seul, le client commande. L'intérêt de l'agriculture est de le comprendre. (Applaudissements.)

Cet extrait du discours de Pisani est d'abord une défense et illustration de l'imposition de la rationalité marchande à l'agriculture. C'est vers la « vente » que doit être redirigé le « goût », c'est-à-dire une certaine forme de « joie » vitale dont parlait Bergson tout à l'heure à propos de l'entrepreneur et du commerçant qui « réussit », la joie démiurgique de celui qui donne vie à son entreprise. La joie, ce n'est donc plus de produire « le meilleur produit » (c'est-à-dire, notamment, de nouer des relations domesticatoires complexes avec des vivants dans ce but), la joie c'est d'être suffisamment à l'écoute des aléas et des caprices de la demande pour être capable de s'adapter à elle. C'est là que doit se réfugier la joie de l'entrepreneur agricole moderne. C'est ce goût là qu'il lui faut acquérir pour progresser, ne pas rester en retard, ne pas se contenter de ses routines.

Le deuxième paragraphe — dont le caractère de « boutade » n'est qu'un aveu de franchise — explicite les conséquences de cette Grande Adaptation pour les vivants non-humains. Eux-aussi vont devoir s'adapter, mais ils vont devoir le faire dans leur matérialité, et pourquoi pas jusqu'à leur forme et leur couleur. Ce rôle-là, celui d'adapter à marche forcée les vivants aux injonctions marchandes, il revient pour Pisani à l'autre figure idéal-typique de la modernisation : l'ingénieur agronome de l'INRA, qui doit rendre les vivants suffisamment malléables et contrôlables pour que leur variabilité ne s'exprime que dans une parfaite conformité avec les exigences du marché.

On retrouve là les trois rôles-figures qui constituaient, pour le philosophe libéral Jean-Baptiste Say, l'architecture de la société industrielle : le savant-ingénieur, l'ouvrier-exploitant et l'entrepreneur, les deux dernières figures s'incarnant en la personne de l'agriculteur, à la fois chef d'exploitation et entrepreneur. L'objectif de cette réorganisation socio-économique autour de ces trois figures types, c'est de placer la norme marchande au cœur du système, d'en faire la seule boussole qui compte, la seule variabilité qui soit légitime. Mais pour cela, il faut rompre la routine paysanne. C'est quelque chose qui est explicite et omniprésent dans le discours modernisateur, y compris avant la période de

modernisation effective des années 60, par exemple dans l'introduction du livre d'Albert Demolon en 1946 :

Un « coup d'œil sur le passé » dévoile une Agriculture pleine de « préjugés », de « routine aveugle », « d'empirisme », de « connaissances rudimentaires » qui la maintient dans un « long état stationnaire », finalement brisé par l'irruption de la science moderne, « période qui a vu se renouveler la face du monde ».

Albert Demolon, *L'évolution scientifique et l'agriculture française*, Paris, Flammarion, 1946, extraits des p. 11-13

Je n'ai pas le temps de m'y attarder ici, mais il y a vraiment quelque chose de systématique dans les attaques des modernisateurs contre la routine et les habitudes, quelque chose qui rappelle le dédain que l'on retrouvait chez Bergson à propos de l'animal incapable d'inventer et de se libérer de la matière. Chez les agronomes, cette critique de l'allure de vie, comme dirait Canguilhem, d'une allure de vie décrite comme trop lente et surtout trop répétitive, cette critique se redouble d'une critique épistémologique contre l'empirisme qui présiderait à tous les savoirs paysans. Rompre avec cela, briser l'allure, c'est presque apporter la preuve de son humanité, de son statut de vivant plus vivant que les autres. C'est dire la puissance de disqualification de l'ordinaire paysan que ce vocable va peu à peu acquérir pour convaincre les agriculteurs de se moderniser.

Mais si ce discours de la rupture avec la routine paysanne devient peu à peu hégémonique, c'est qu'il est également repris et amplifié par le syndicalisme agricole, et en particulier par le CNJA, qui est pourtant à l'époque considérée comme une organisation de gauche. Le politiste Pierre Müller a étudié longuement dans sa thèse la revue du CNJA, *Paysans*. Voilà ce qu'il en dit :

« Mais, en même temps, parfois dans le même article, les chantres de la nouvelle idéologie [du CNJA] mettent fortement l'accent sur les qualités qui doivent être celles du paysan "Dynamique", afin d'en faire un *entrepreneur* au sens fort du terme. On remplace la soumission éternelle aux forces de la nature par la volonté de conquête du progrès technique et la lutte contre les forces occultes du marché. »

Pierre Muller, *La genèse et l'élaboration d'une nouvelle politique agricole en France*
(1945 - 1965), « Les entrepreneurs-paysans », Thèse d'État de Science
Politique, Grenoble, 1980

La complexité de l'affaire, c'est que cette reprise de la logique entrepreneuriale par le syndicalisme modernisateur s'accompagne d'une justification socio-politique. Devant le caractère inéluctable de la modernisation, qui est là aussi très clairement établi pour les rédacteurs de la revue *Paysans*, il s'agit donc de choisir entre d'une part la prolétarianisation des travailleurs agricoles et une agriculture de « grands » capitalistes, ou bien l'entrepreneuriat individuel qui permet de préserver la structure familiale des fermes, mais qui implique de faire reposer la modernisation et donc l'endettement, sur des épaules individuelles ou familiales. D'où cette fusion entre le rôle de l'exploitant-opérateur et celui de l'agriculteur-entrepreneur.

Mais ce qui m'intéresse ici et qui va me permettre de passer à la troisième partie, c'est la manière dont Muller identifie, dans le discours des organisations professionnelles, ce glissement modernisateur depuis la relation quotidienne aux vivants non-humains et aux aléas naturels qui caractérise l'agriculture non-modernisée vers la « conquête du progrès technique et la lutte contre les forces occultes du marché ». Les figures de l'aléas ne sont plus les problèmes des relations complexes aux dynamiques et aux variabilités du vivant, mais celles de l'innovation technique permanente et de la variabilité des marchés. Dans l'activité agricole, le dynamisme de la vie doit remplacer la routine des vivants : la précarité doit changer de camp. C'est pour rendre cela possible que la figure de l'ingénieur agronome est centrale.

L'ingénieur agronome et le surcontrôle des vivants

J'ai évoqué tout à l'heure la question de l'agriculteur opérateur, c'est-à-dire d'une praxis qui n'aurait plus qu'à opérer et non plus à conduire des agrosystèmes préalablement construits et modernisés. Dans ma thèse, j'analyse cette bascule en reprenant le concept de *mêtis* analysé par Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne. Dans la pensée grecque, la *mêtis* désigne une pensée pratique pleine de ruse, que l'on pourrait être tenté de rapprocher de l'intuition bergsonienne. Sauf que la *mêtis* n'est pas dualiste : Vernant et Detienne parlent ainsi, à propos de la navigation, de la continuité entre l'intelligence rusée de la construction du bateau et l'intelligence rusée de sa conduite sur la mer. Les deux relèvent de la

même divinité, l'Athéna *aithuia*, la « Corneille de Mer » et les deux forment donc un continuum. À l'inverse, l'ingénieur, sous sa forme industrialiste, c'est justement la figure qui va revendiquer de pouvoir construire des systèmes qui n'ont plus besoin d'être conduits mais seulement d'être opérés, c'est-à-dire des systèmes qui ne nécessitent plus d'intelligence pratique, seulement de la force de travail et le respect des consignes. Et c'est aussi ce qui se passe en agronomie au moment de la modernisation.

Pour expliciter ce point, je voudrais vous montrer cette citation d'un agronome français important, Stéphane Hénin, qui a notamment été directeur du département d'agronomie de l'INRA entre 1966 et 1974. La singularité et la complexité de Hénin, c'est qu'il a toujours eu un rapport très réflexif à sa pratique d'agronome. Tout jeune ingénieur, il a même soutenu une thèse sous la direction de Gaston Bachelard, intitulée *De la méthode en agronomie*. Dans cette thèse, il analyse longuement la difficulté de mesurer le vivant, de l'expliquer, d'en saisir les variations permanentes et surtout d'en tirer des conclusions pratiques. Bref il fait état de sa *métis* d'agronome, de toute l'intelligence qu'il lui faut pour s'orienter au milieu d'agroécosystèmes complexes et dynamiques, de vivants qui se dérobent constamment à l'explication. Pour désigner cette réticence du vivant à se laisser expliquer, il emprunte au philosophe des sciences Émile Meyerson le concept d'irrationnel, qui désigne, pour reprendre une formule de Meyerson, la « révolte de la réalité » devant l'explication. Donc Hénin nous dit tout au long de sa thèse qu'il faut une sacrée dose de *métis* pour faire de l'agronomie. Mais dans la version publiée de sa thèse, il choisit d'ajouter une conclusion, qui reprend notamment le texte dont vous avez un extrait sous les yeux et qui provient de la conclusion d'un colloque sur l'histoire de l'agronomie qui s'est tenu en 1961 à l'Académie d'Agriculture :

« Enfin, l'agriculture restera-t-elle ce qu'elle est, c'est-à-dire le "ménage des champs", ou deviendra-t-elle une entreprise à caractère de plus en plus industriel, opérant dans un milieu complètement maîtrisé ou du moins artificialisé ? Déjà, on pense à irriguer et à drainer la plus grande partie de notre territoire pour échapper aux aléas climatiques. (...) Dès lors, il devient tentant d'imaginer une culture purement artificielle, où tous les aliments de la plante produits par l'industrie chimique seraient fournis à des doses appropriées. Les animaux seraient maintenus à l'étable comme on a tendance à le faire maintenant. On éliminerait peut-être ainsi des interactions dont il a bien fallu souligner la complexité et le caractère quasi-irrationnel. »

Stéphane Hénin, « En guise de conclusion », *Aspects et étapes de la recherche agronomique en France*, Académie d'agriculture de France, Paris, 1961, p. 93.

Que nous dit-il ici ? Que l'horizon de l'agronomie moderne, c'est le contrôle total, par la technoscience agronomique, de cet irrationnel des agroécosystèmes. Autrement dit, il n'y a pas ici une *métis* de la construction qui anticipe la nécessité d'une autre *métis*, de la *métis* complémentaire de celui qui va conduire et piloter le système, comme dans l'exemple de la navigation. Le rôle de l'ingénieur agronome décrit par Hénin — et là encore, il s'agit d'un horizon théorique, asymptotique mais avec de sérieuses conséquences pratiques — c'est de livrer des systèmes agronomiques véritablement industriels, c'est-à-dire des systèmes qui n'aient plus besoin d'un navigateur-paysan plein de *métis*. Des systèmes qui, et c'est une gageure pour des systèmes vivants, sont suffisamment maîtrisés pour n'avoir plus besoin que d'un opérateur. Tendanciellement, la seule conduite qui doit persister, c'est donc celle de l'entrepreneur, c'est la *métis* de l'orientation économique.

Cet horizon de l'agronomie modernisatrice, c'est très précisément une forme ingénierique du Plantacionocène décrit par Anna Tsing : le rêve d'un système vivant qui ne se comporte pas, qui ne varie pas, qui ne se relie pas, bref qui n'a pas d'histoire. Et le rêve, symétrique, que ce soient les sociétés humaines qui puissent détenir le privilège du comportement, de la variation, de la relation et donc de l'histoire.

Conclusion : la seule précarité légitime ?

L'un des gestes structurants de la modernisation agricole, c'est donc d'avoir prétendu qu'un glissement pouvait s'opérer depuis la précarité de la relation aux vivants vers la précarité de la relation aux marchés. Que le paysan allait pouvoir être avant tout un entrepreneur et qu'à l'imprévisibilité des chaleurs des vaches allait se substituer celle, ô combien plus moderne, des fluctuations de la demande. C'est à mon avis une caractéristique centrale du néolibéralisme que de considérer le marché comme la seule précarité légitime, c'est-à-dire comme le seul phénomène auquel nous ne pouvons qu'acquiescer. Pour que cela puisse se vérifier aussi en agriculture, il a fallu envisager des systèmes agronomiques qui puissent être tendanciellement invariables, surcontrôlés à tous les niveaux. C'est tout le sens de la rêverie technoscientifique de Hénin dont je viens de parler.

Mais cette promesse initiale — celle d'une stabilité agrotechnique croissante comme contrepartie de l'instabilité économique produite par la libéralisation progressive des marchés agricoles — a peu à peu été remplacée par une logique d'innovation permanente, un temps cyclique, une modernisation sans cesse reconduite qui a finalement ajouté l'incertitude technique à l'insécurité économique. Contrairement à la promesse de certitude des années 60 — « modernisez-vous, ce sera dur au départ, mais ensuite ça ira mieux » — la modernisation s'est peu à peu révélée comme un processus sans cesse à reconduire. Notamment parce que sa matrice ontologique, c'est la haine de l'habitude. La modernisation ne tolère pas la stase, elle carbure aux flux. Mais aussi parce que, dans le même temps, les vivants sont devenus de plus en plus réfractaires à leur géométrisation, répondant aux pesticides par des résistances croissantes et par des dérèglements écologiques qui menacent jusqu'à la viabilité nourricière des agroécosystèmes...

Mais alors, si la promesse modernisatrice se révèle de plus en plus mensongère, quel meilleur moment pour des agroécologies qui sont restés jusque-là dans les marges et les alternatives pour s'affirmer et s'imposer largement ? Oui, mais prudence... Le chemin est étroit entre l'alternative qui demeure inoffensive et l'hégémonie qui le devient.

Je voudrais revenir à la campagne du ministère de l'Agriculture : « Entrepreneurs du vivant ».



FRANCE RELANCE

NOUS SOMMES
LES ENTREPRENEURS DU VIVANT
QUI PRÉPARONS L'AVENIR

Charles, Agriculteur en grandes cultures
Ferme de Gloise, Seine-et-Marne (77)

LES **#EntrepreneursDuVivant** RECRUTENT. REJOIGNEZ-LES.

Souveraineté alimentaire, transition écologique, alimentation saine et durable...
Autant de défis pour **les métiers de l'agriculture, de l'agroalimentaire, du paysage, de la forêt, de l'aquaculture et de la pêche**. Pour les relever, ils recrutent chaque année.
Avec France Relance, investir dans nos métiers d'avenir, c'est ça la France qui se réalise. Rendez-vous sur entrepreneursdುವivant.gouv.fr

Credit Photos : Stéphanie Letu - WAF - wearephoto.fr

Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce qu'il nous dit ce petit gars propre, avec son drone au milieu de sa monoculture impeccable ? Sous le couvert du mot « vivant », il nous dit en réalité la même chose que Pisani en 1961. Il nous dit que le marché demeure la seule précarité légitime, que l'innovation technique est la seule réponse légitime, que c'est à chaque agriculteur individuel d'être inventif, créatif et agile face aux défis d'aujourd'hui et de demain, et donc que le vivant — on notera le singulier qui est aussi une manière subreptice de faire disparaître les vivants sous la vie — n'est qu'un nouveau challenge pour le libéralisme, un nouveau fétiche pour les consommateurs et donc un nouveau terrain de jeu pour les entrepreneurs. Il nous dit que le surgissement des vivants en politique ne devrait pas nous pousser à renverser la table de la vie modernisée pour imposer une bifurcation radicale, un autre régime de légitimité, une autre description du réel, dans laquelle la question du vivant ne serait pas un nouveau marché à conquérir, mais une communauté dont il faudrait prendre soin.

Alors, pour que le jeune agriculteur de la publicité du ministère se décide à baisser les yeux vers le sol plutôt que de les lever vers son drone, pour résister à cette nouvelle offensive modernisatrice, je crois qu'il va aussi falloir travailler à nous défaire méticuleusement de tous ces dualismes qui, en nous érigeant en entrepreneur ou en producteur, dominant ainsi la masse des autres vivants, nous font croire que la vie est plus vivante lorsqu'elle se coupe des interdépendances, qu'elle est plus intense lorsqu'elle consent à se lover dans l'anthropo-narcissisme et dans l'idolâtrie technicienne. Pourtant, la catastrophe écologique nous rappelle chaque jour à quel point cette vie-là, cette vie séparée et hiérarchique, est une impasse toxique. Dès lors, si comme le soutient l'Atelier Paysan il va certainement falloir « reprendre la terre aux machines » pour inventer une agriculture qui ne nous conduise pas à la catastrophe, il me semble que nous allons aussi devoir reprendre la vie aux entrepreneurs et les vivants aux ingénieurs...